

41

*religieuse. Deuxième édition, revue et augmentée. Première partie : Périodes mérovingienne, carolingienne et romane.* Paris, Aug. Picard, 1919. In-8°, cviii-458 pages.

M. Enlart vient de publier une nouvelle édition de son Manuel ou plutôt du début de son Manuel. J'avais eu grand plaisir à rendre compte ici même de la première édition; il m'est particulièrement agréable de présenter la seconde.

A dire vrai, l'une et l'autre se ressemblent fort; M. Enlart n'a pas refondu son livre; il l'a revu, ajoutant çà et là quelques passages: au chapitre II apparaît l'*Art lombard*; le chapitre V s'est enrichi d'une étude sur les charpentes.

La principale modification consiste en ce que les bibliographies partielles, qui venaient à la fin des chapitres, sont remplacées par une bibliographie générale critique, au commencement du volume.

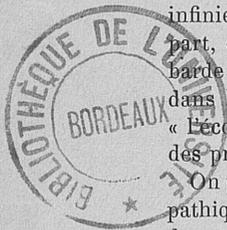
Dans le fond, les théories n'ont guère varié. On se prend par moments à regretter qu'elles n'aient pas changé davantage. L'œuvre, du moins, garde ses qualités: l'information reste remarquablement étendue, et elle n'exclut pas les vues personnelles. On songe, en lisant ce robuste ouvrage, au mot d'un critique espagnol: M. Enlart est « un homme-magasin et un homme-fabrique », c'est-à-dire qu'il doit partie de sa science à ses lectures et partie à ses propres découvertes.

Les énumérations qu'il prodigue en maints endroits suggèrent, à elles seules, bien des réflexions intéressantes, par exemple sur la répartition géographique des formes.

M. Enlart ne croit pas à l'existence des écoles régionales en France pendant le XI<sup>e</sup> siècle: à cette époque, l'architecture romane est relativement uniforme; le XII<sup>e</sup> siècle, au contraire, présente « des variétés infinies ». M. Enlart y distingue une division fondamentale: d'une part, « les écoles romanes de la France »; d'autre part, « l'école lombarde avec l'école rhénane qui en procède ». Notons en passant que, dans la première édition (p. 203), le second groupe était dénommé « l'école germanique ». Ici encore, l'art lombard tend à prendre l'une des premières places<sup>1</sup>.

On pense bien qu'un archéologue ne lit pas, même d'un œil très sympathique, un aussi gros volume et aussi nourri sans que se forment dans son esprit un certain nombre de réserves. En voici deux ou trois:

1. Cf. p. 207 de la première édition, p. 230 de la seconde, ce qui est dit des origines de « l'école germanique » (1<sup>re</sup> édition) ou de « l'école lombarde » (2<sup>e</sup> édition). M. Enlart signale à diverses reprises des influences lombardes, par exemple, p. 416, à propos des fûts galbés: des fûts de ce genre existent à Saint-Martin-de-Canigou, dans cette curieuse abbaye où l'architecture et l'écriture étaient manifestement inspirées de l'Italie.



Page 194. M. Enlart signale à la chapelle palatine d'Aix des pilastres extérieurs. Je n'en vois pas dans les plans publiés par M. de Lasteyrie<sup>1</sup> et par M. Strzygowski<sup>2</sup>. Les architectes n'auraient-ils pas commis à Aix la même erreur qu'à Germigny et ajouté des contreforts à des murs qui, primitivement, n'en avaient pas?

Page XLII. M. Enlart rejette la théorie suivant laquelle l'ogive n'aurait été d'abord qu'un couvre-joint. « Il est incontestable, dit-il, que l'architecture du moyen âge procède d'un travail intelligent; par conséquent, ses solutions raisonnées sont en général celles qu'ont d'abord cherchées les constructeurs. » Je me permets de penser bien différemment : à la différence de ce qui se passe aujourd'hui, les innovations n'étaient pas déduites de formules scientifiques; elles étaient dictées par des besoins pratiques et n'ont habituellement reçu qu'après coup leur pleine utilisation. « Il est arrivé très souvent, écrit ailleurs (p. 346) M. Enlart, qu'une forme a été inventée par simple imagination décorative avant d'avoir trouvé son emploi raisonné et définitif. » De même, un procédé constructif peut n'être d'abord qu'un expédient secondaire et acquérir par la suite une importance capitale. Un ingénieur des ponts et chaussées qui a parfois appliqué son puissant esprit à l'étude des problèmes archéologiques, M. Georges Sorel, me faisait observer, il y a longtemps, que l'ogive, qui est la pièce essentielle de l'ossature gothique, est de dimensions plus petites que le doubleau, et ce fait suppose qu'au moment où le canon des nervures s'est fixé l'ogive ne jouait pas le rôle prépondérant qu'elle a tenu plus tard.

Examinons la question d'un autre point de vue; recherchons les ogives les plus archaïques et voyons à quelle préoccupation elles répondent. Autant que j'en puisse juger, l'exemple le plus primitif d'ogives est à Morienvall, où ces nervures servent simplement à simplifier la taille des arêtes. Cette taille était malaisée : des constructeurs ont laissé un joint sur l'arête; les voussoirs voisins de cette arête s'arrêtaient au joint et, du coup, le tailleur de pierre, quand il coupait un de ces voussoirs, n'avait à s'occuper que d'une portion de berceau, au lieu de deux portions de berceaux différents et d'une arête. Nous avons dans la Gironde, à Saint-Macaire, une cave dont les voûtes d'arêtes sont ainsi comprises. Ailleurs, on dissimula le joint derrière une nervure, dont la queue plonge dans la voûte. C'est le cas à Morienvall et dans d'autres églises de l'Oise d'un gothique très ancien.

Comme on le voit, il est tout un ensemble de raisons qui rendent plausible la thèse contre laquelle s'élève M. Enlart.

Enfin, dernière critique, les renvois aux gravures sont trop souvent

1. *L'Architecture religieuse à l'époque romane*, p. 145.
2. *Der Dom zu Aachen* (Leipzig, 1904), p. 25.

inexacts. Une bonne table des matières à la fin du second volume est très désirable.

Cette table permettra de tirer un meilleur parti de ce volume si plein; elle mettra en valeur les résultats de cette enquête où l'auteur a dépensé tant d'activité, de courage et de talent.